

Comme on le voit, la critique à ses dangers. Sous prétexte d'extirper l'ivraie, on arrache quelquefois le bon grain. Ce n'est pas une raison de se décourager, cependant, ou de manquer de zèle.

N'y eût-il que le mérite d'avoir attiré l'attention sur tel ou tel point, que la critique aurait encore rendu un grand service.

Maintenant, suffira-t-il de réclamer, de discuter, de signaler les locutions vicieuses, les anglicismes, etc., dans des articles de journaux ou de revues pour guérir le mal? Non. Il faudrait un ouvrage spécial, mais un ouvrage complet, une espèce de dictionnaire fait exprès pour le pays, où l'on pourrait voir facilement la faute à éviter, le mot à apprendre. On me dira qu'il existe déjà des ouvrages de ce genre; oui, mais aucun de ces ouvrages n'est complet, aucun ne fournit les renseignements voulus, aucun ne fait autorité.

Si quelques écrivains, ou plutôt une société de grammairiens et de littérateurs, voulait entreprendre un travail de ce genre, la *Revue de Montréal* serait prête à le publier, par livraison, pourvu qu'avant de l'imprimer on donnât tout le temps et toute la facilité nécessaires pour examiner ce travail et en faire la critique, de manière qu'à la fin on pût espérer avoir atteint ce qu'il y a de mieux.

Ce n'est pas assez, ce petit livre devrait être partout, dans toutes les écoles, dans les académies, dans les collèges, voire même dans les établissements d'éducation supérieure. Avec leur science, leur persévérance et leur dévouement, les professeurs formeraient une génération d'écrivains et d'orateurs plus heureux que leurs devanciers, car, sans aimer plus que nous la langue de leurs pères, la belle langue française, ils auraient du moins le mérite et l'honneur de la parler plus correctement.

L'abbé CHANDONNET.